

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE, PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

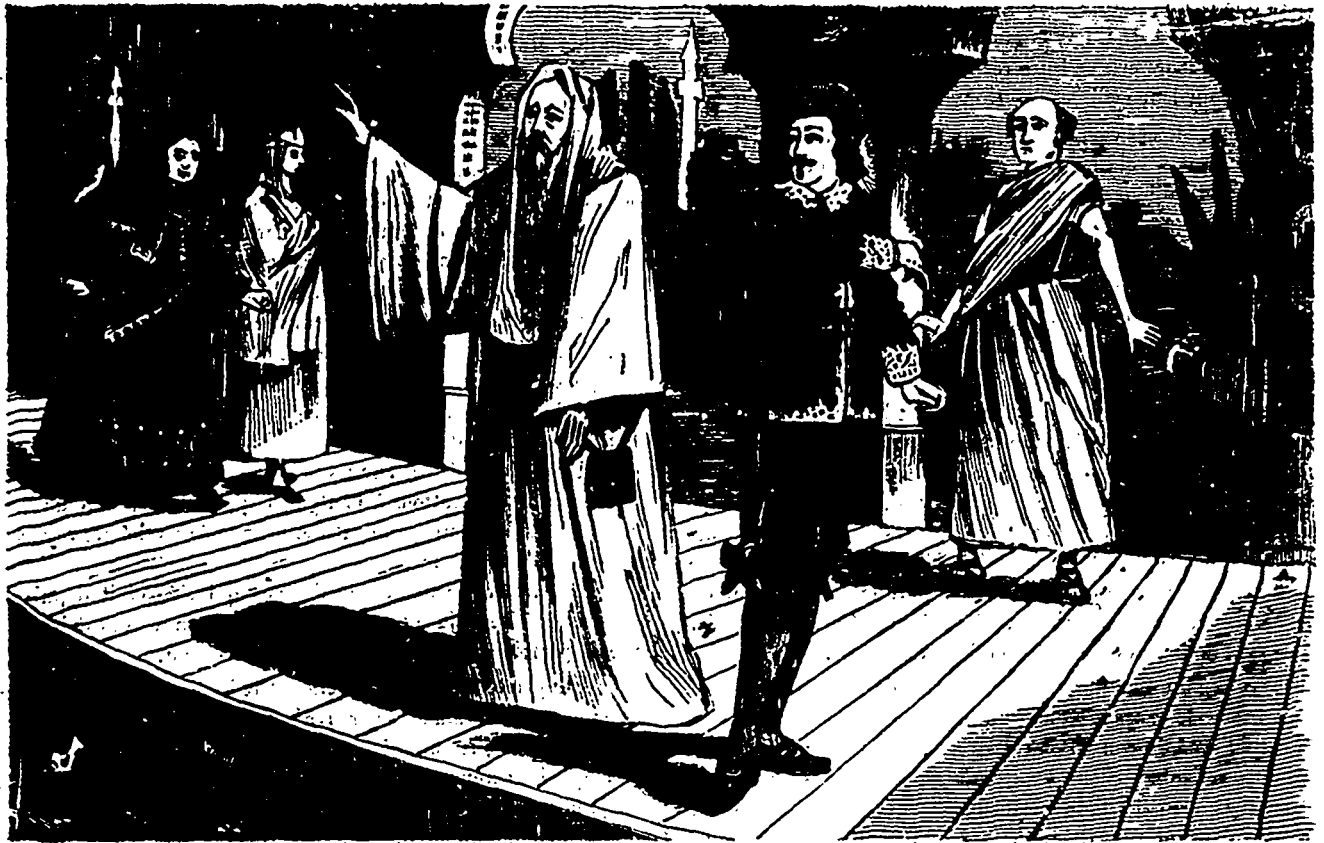
#### DEUXIÈME PARTIE

##### I

PREMIÈRE REPRÉSENTATION EN 1621, AU THÉÂTRE DU MARAIS

Deux mois se sont écoulés depuis les événements par lesquels termine la première partie de cette histoire.

Bien que le mardi 27 novembre ne se distinguât en rien des autres jours de l'année, que les événements politiques de cette époque tourmentés n'eussent ce jour-là rien de particulièrement extraordinaire, une vive animation régnaît vers le centre de la ville, à partir du Louvre, et se prolongeait jusqu'au quartier du Temple.



« Ah ! maraud, toi aussi tu veux te jouer de moi ! tu te fais le complice de mes ennemis, attends, coquin, attends ! »

L'hiver commence ; le froid se fait sentir ; la pluie fouette les vitres ; le vent siffle à travers les branches des arbres dépouillés de leurs feuilles ; les cheminées se couronnent de longs panaches de fumé qui montent en tournoyant vers le ciel gris.

Paris a pris son costume d'hiver.

Cependant, le mardi 27 novembre 1621, le temps qui pendant toute la matinée avait été sombre, froid, brumeux, s'était bitement éclairci vers onze heures du matin.

Un gai rayon de soleil, bien qu'un peu pâle, avait, en glissant subitement entre deux nuages, rendu toute leur bonne humeur aux dignes habitants de la grande ville.

Vers midi, on voyait des groupes nombreux, composés de citadins endimanchés, de gens d'épée, de bazochiens, de laquais, et surtout de tire-laines, se diriger en caquetant, riant et pérorant à qui mieux mieux vers la vieille rue du Temple ; cette rue était déjà envahie depuis le matin par une foule hurlante et affairée assiégeant, en se disputant et se bousculant avec des rires, des oris et des quolibets plus que gaulois dans la forme, la porte, de proportions presque monumentales, d'un vaste bâtiment de belle apparence : ancien jeu de paume, transformé depuis quelques années en salle de spectacle, auquel on avait donné le nom de « Théâtre du Marais. »

La circonstance était grave en effet.

Depuis plus d'un mois les comédiens avaient annoncé par tous les moyens dont ils disposaient, la première représentation de « Marianne, » grande tragédie, plusieurs fois promise et toujours retardée, de l'illustre Alexandro Hardy, poète en titre de sa défunte majesté le roi Henri IV : auteur de la troupe du Marais, et de plus, auteur trop fécond de plus de huit cents pièces, toutes composées pour ce théâtre, si célèbres alors, aujourd'hui si complètement oubliées.

Alexandro Hardy était dans la phase la plus brillante de sa courte célébrité.

La cour et la ville, ainsi que l'on disait alors, s'étaient donné rendez-vous pour assister à cette première représentation de l'œuvre du poète en vogue ; représentation qui prenait aux yeux de tous les proportions d'un événement littéraire de haute importance.

Vers midi et demi, les chaises à porteurs et les carrosses avaient commencé à affluer ; entourés de laquais et de pages chargés d'ouvrir passage à leurs maîtres à travers les flots grondants de la foule ; devoir dont ils s'acquittaient en distribuant forces bourrades à droite et à gauche, et en repoussant brutalement, malgré leurs cris et leurs réclamations, les honnêtes bourgeois qui, pour leur malheur, se trouvaient sur leur chemin.

Dans un de ces carrosses se tenaient assis, en face l'un de l'autre, causant à voix basse et jetant autour d'eux des regards dédaigneux et railleurs, le comte Olivier du Luo et son inséparable ami, le capitaine Vatan.

L'aventurier n'avait presque en rien modifié son costume aux allures militaires, quant à la coupe, bien entendu ; car l'étoffe avait beaucoup gagné en qualité et surtout en fraîcheur.

Olivier du Luo, lui, paraissait complètement métamorphosé non-seulement au physique, mais encore au moral.

L'animation des traits des deux gentilshommes, la rougeur fébrile de leur visage, l'éclat humide de leur regard, et, plus que tout, le laisser-aller et le sans-façon de leurs moindres gestes laissaient deviner, ce qui en effet était vrai, qu'ils sortaient de copieusement déjeuner chez un des baignours à la mode ; peut-être même chez Double-Épée, dont l'établissement était, ainsi que nous l'avons dit plus haut, situé sur le quai de la Saulnerie ou de la Mégisserie ; c'est-à-dire assez éloigné du théâtre du Marais, ce qui, sans doute, avait exigé l'emploi du carrosse.

Le comte du Luo portait un manseau de velours cramoisi, richement brodé d'or, fièrement ramené sur son pourpoint de satin cerise, orné de dentelles et de passements ; ses nombreuses aiguillettes retombaient sur des chausses de même couleur que le pourpoint. Il avait des bottes blanches, garnies d'éperons dorés, dont les molettes, lorsqu'il marchait, résonnaient comme des sonnettes, à chacun de ses pas. Sa longue épée à coquille curieusement ciselée et montée en tierce, pendait à un large baudrier couvert de broderies d'or ; son feutre gris, à forme basse, aux ailes coquettement retroussées, et sur lequel se balançait une profusion de plumes rouges et noires, était posé en équilibre sur son oreille droite.

Tel était le costume du comte Olivier du Luo ; et certes, ses amis de la religion eussent été contraints de s'y reprendre à plusieurs fois avant que de reconnaître dans cet élégant seigneur et dans ce raffiné si parfait, le gentilhomme froid, sérieux, qui, deux mois à peine auparavant, leur avait inspiré une affection si respectueuse.

Deux ou trois fois cependant des laquais ou des bazochiens

avaient essayé de protester contre le sans-gêne avec lequel sans même crier gare, les éclaboussait le cochon du comte.

Mais celui-ci avait regardé les mécontents de telle sorte qu'ils avaient jugé prudent de s'abstenir de toute réclamation nouvelle.

Du reste, chacun se hâtait d'entrer au théâtre, poussés et repoussés ; les poussants ne se gardaient pas rancoine pour un coup de poing ou une bourrade ; l'important était de trouver place.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; le quart après une heure était sonné ; la représentation était pour deux heures. L'on savait les comédiens d'une exactitude d'autant plus scrupuleuse qu'aux termes de l'ordonnance de police du 12 novembre 1609, le théâtre était astreint à ouvrir ses portes au public à une heure après midi, afin que la représentation fût terminée au plus tard à quatre heures de relevé.

Sous le vestibule même et ne laissant qu'un étroit passage à droite et à gauche, se tenait, dans une logette en planches, le directeur de la troupe, chargé de percevoir le prix des places, sous la surveillance d'Alexandro Hardy, revêtu déjà de son costume de l'Ombre d'Aristobule, rôle qu'il s'était réservé dans sa tragédie de « Marianne. »

Dieu sait quel effet d'hilarante gaieté produisait cet horrible quo fantôme sur les spectateurs qui se pressaient à la porte.

Le comte du Luo jeta en passant une pistole sur le bureau du directeur ; puis il s'enfonça, en compagnie du capitaine, dans les détours sombres d'un étroit corridor aboutissant à la scène où tous les deux avaient leurs places marquées sur les banquettes.

L'établissement d'un théâtre n'était pas aussi coûteux à cette époque qu'il l'est aujourd'hui, tant s'en faut !

Une estrade, élevée à hauteur d'homme, à l'extrémité de la salle, formait le théâtre proprement dit. Deux ou trois châssis de chaque côté, en guise de coulisses, représentaient tant bien que mal le lieu de la scène ; en général le changement de décoration se bornait à la toile du fond.

Une galerie, élevée sur les parties latérales, formait les loges au moyen de séparations à hauteur d'appui. Les spectateurs placés dans les loges situées à l'extrémité opposée au théâtre voyaient seuls les acteurs de face.

Le parterre occupait tout l'espace qui s'étendait depuis le dessous des loges jusqu'à la scène même ; on y était debout et pressé parfois à ne pouvoir faire un mouvement.

Les places les plus recherchées par les élégants, les seigneurs de la cour et les raffinés se trouvaient sur des banquettes rangées de chaque côté, le long des coulisses, sur le théâtre même, de sorte que les acteurs ne pouvaient entrer en scène que par le fond. Ils jouaient dans l'intervalle réservé au milieu.

On comprend ce que cette disposition devait enlever à l'illusion, et combien elle gênait le jeu des acteurs ; mais nos pères étaient de bonne composition et se contentaient de peu. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

Le jour dont nous parlons, la salle du Marais regorgeait de monde ; il y avait chambrée complète, ainsi qu'on dirait maintenant. À leur grand désespoir les comédiens avaient été contraints de refuser l'entrée à plus de deux cents personnes. On se tuait littéralement à la porte pour avoir des places.

Les loges étaient remplies de dames et de seigneurs des plus qualifiés de la cour, ruisselants de diamants et couverts de dentelles.

Le parterre pavé de têtes curieuses, était rempli de gens de toutes sortes, pressés à étouffer les uns entre les autres, et dont

la masse ondulait au moindre mouvement, comme les flots de la mer.

Toutes ces têtes, aux physionomies les plus singulières, pivotaient sans cesse dans tous les sens, riant, chantant, criant, échangeant des lazzis et réclamant à chaque minute le commencement de la représentation tout en apostrophant avec colère les nouveaux venus qui essayaient de se faufiler dans cette fourmilière humaine, où trois cents personnes auraient été gênées, et qui en contenait près de huit cents.

Mais les regards se dirigeaient surtout avec une curiosité envieuse vers le théâtre, où se trouvaient assis avec le plus complet laissez-aller, sur les banquettes rangées le long des châssis, les raffinées et les beaux de la cour.

Ces nobles seigneurs, aussi à l'aise en cette réunion qu'ils eussent été chez un baigneur ou un cabaretier à la mode, parlaient haut en racontant l'anecdote scandaleuse du jour, apostrophaient les loges, et laissaient de temps en temps tomber un regard de mépris sur le fretin du parterre.

Le comte du Luc et le capitaine occupaient à droite de l'acteur les deux premières places à l'extrémité d'une banquette et se trouvaient ainsi très-rapprochés des spectateurs de la salle.

L'aventurier, l'œil émerillonné, la moustache outrageusement cirée et retroussée, mais cependant parfaitement de sang-froid, causait à voix basse avec le comte qui, le dos appuyé contre la coulisse, fermait à chaque instant les yeux, malgré ses efforts désespérés pour les tenir ouverts, et paraissait beaucoup plus disposé à s'endormir qu'à écouter la pièce dont pourtant on racontait merveille.

— Corbieux ! comte, réveillez-vous, dit le capitaine ; si vous n'y prenez garde, vous allez rouler dans le parterre ou vous engloutir dans la coulisse.

— Bon, bon ! n'ayez peur, répondit le comte sans ouvrir les yeux, si par hasard je m'endors, je me réveillerai quand il le faudra.

— Quand il faudra quoi ? Croyez-moi, comte, allons-nous-en.

— Laissez-moi tranquille, capitaine, fit-il d'un ton de mauvais humeur, je ne m'en irai pas ; je suis ici et j'y reste, je veux la voir.

— Mais qui, encore une fois ? s'écria l'aventurier avec impatience.

— Elle, mille diables, vous le savez bien.

— Elle ?

— Et oui, la dame au masque rouge.

— La dame au masque rouge ? reprit le capitaine complètement désorienté.

— Pardieu ! je ne suis pas ici pour autre chose.

L'aventurier haussa les épaules.

— Corbieux, fit-il, voilà ce que j'appelle une merveilleuse invention.

— Pourquoi cela ? gronda le comte en soulevant ses paupières appesanties, me croyez-vous fou ?

— Non point, de par Dieu ! mais je vous crois ivre.

— Ivre ! dit le comte avec dédain, parce que j'ai bu à peine quelques bouteilles.

— Quelques bouteilles !... enfin, passons ; mais je vous avoue que je ne m'attendais pas à ce que vous me dites.

— Pourquoi cela, mon cher ?

— Corbieux ! ceci est trop fort. Comment voulez-vous reconnaître cette dame au masque rouge, ainsi que vous la nommez, puisque jamais vous ne l'avez vue à visage découvert ?

— A la bonne heure ! ceci est une raison.

Le comte sembla réfléchir pendant un instant, puis il ajouta :

— Que diable est-ce que je fais ici, alors ?

— Je vous le demande depuis une demi-heure.

— J'aurai mal entendu, cher ami, ne m'en veuillez pas, vous savez j'ai besoin de me donner un peu de mouvement, de me sentir vivre, fit-il avec un sourire étonné.

— Eh bien ! allons-nous-en. Ce n'est pas amusant du tout ici.

— Nous en aller ?... Non pas, compère. Qui sait si bientôt nous n'aurons pas beaucoup de plaisir ?

— Comme vous voudrez, fit le capitaine avec résignation.

— D'ailleurs, il est trop tard, vous voyez, ce n'est pas de ma faute, on commence.

— A la grâce de Dieu, murmure l'aventurier.

En effet, pendant cette conversation un peu à bâtons rompus entre nos deux personnages, un grand silence s'était fait dans la salle ; la pièce commençait.

La scène où plutôt la toile du fond, représentait d'une façon plus ou moins barbare les portiques d'un palais grec ou assyrien, le doute était permis, sans autres accessoires d'aucune sorte.

Plusieurs acteurs, vêtus de costumes de fantaisie ayant la prétention malheureuse d'être juifs ou romains, entrèrent à la file et vinrent se placer sur le devant de la scène, où ils saluèrent respectueusement le public qui les accueillit, surtout le parterre, avec de véritables trépignements de joie.

Ces acteurs étaient l'Ombre d'Aristobule, représenté par Alexandre Hardy, drapé dans un immense voile blanc qui le faisait tant bien que mal ressembler à un fantôme, Hérode, joué par Moudori, qui n'était rien moins que le directeur de la troupe, puis Plérone et Salomé, dont les noms, illustres sans doute, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Le silence rétabli, Hardy, l'Ombre l'Aristobule, fit un pas en avant, étendit le bras, cambra le corps, redressa la tête, enfla sa voix et commença à déclamer ce qui suit d'un ton emphatique :

Monstre le plus cruel qui respire la vie,  
Tyran bouffi d'orgueil et forcé d'envie,  
Fléau de l'innocence, horreur du genre humain,  
Que fait si longuement ocieuse ta main ?  
Comment peut reposer ta dextre carnassière,  
Ta soif, qu'onques le sang rebeu ne désaltère ?...

— Diantre soit du maroufle ! s'écria tout à coup le comte du Luc en bâillant à se démancher la mâchoire. Quelles fadaises nous débite-t-il là ? Ne peut-il brailler moins fort ?

— A la porte ! Silence ! A la porte l'interrupteur ! cria le parterre scandalisé de cette apostrophe peu convenable.

Cependant, l'Ombre d'Aristobule continuait impassiblement sa tirade :

Poursuis donc, poursuis donc, ô scélérat infâme,  
Ta haine, ta fureur, contre ta propre femme !...

— Hein ? que dis ce maraud, reprit le comte en se redressant. Se moquerait-il, par la mort diable ! Si je le savais, sang-Dieu !

— A la porte ! silence, donc, à la porte ! hurla le parterre rendu furieux cette fois par la seconde interruption du gentil-homme.

— Vous êtes encore de jolis veaux pour m'imposer silence,

dit le comte en lançant un regard dédaigneux sur les spectateurs, qui se reprirent à hurler de plus belle.

Les gentilshommes, assis sur les banquettes, riaient à sa torture de cette comédie improvisée, certes beaucoup plus divertissante pour ceux que la tragédie du célèbre Hardy.

Mais l'Ombre poursuivait toujours, comme si de rien était :

Quo le front déceptrif de la prospérité  
Jetât l'oubli dedans son courage irrité...

Cependant le capitaine était parvenu à grand-peine non pas à faire entendre raison au comte, mais à le contenir et à l'obliger à se rasseoir ; si bien que le tumulte s'était peu à peu changé en murmure, et l'Ombre d'Aristobule qui ne lâchait pas prise, et pour cause, et, en marin expérimenté des bourrasques populaires, louvoyait sans s'étonner contre vent et marée, parvint à faire parfaitement entendre cette mirifique tirade :

Jamais le souvenir de ton lâche délict  
Ne lui figurera qu'un noir vipère au liet,  
N'approchera de toi qu'à contre-cœur sa bouche !  
Tant ce profond regret équitabile la touche !  
Même l'occasion présentée à ses vœux,  
Soudain tu broncheras dans l'erèbe larveux.  
Pense à ce que prédit l'ombre d'Aristobule.  
Reconnais le, homicide, et tes vœux accumule !  
Et tes lares emplis du sang de ta moitié,  
Dépouillés de raison, de douceur, de pitié,  
Tandis maint autre perte à la tienne succède,  
Qui la borne à présent de mon pouvoir excède !

Le comte avait écouté d'abord, avec la plus sérieuse attention, ces vers rocailleux, mais bientôt cette attention avait fait place à la plus violente colère. Se laissant dominer par la tendance malheureuse de son caractère à voir le mal le plus souvent où il n'était pas, il avait cru reconnaître l'intention d'une insulte personnelle dans ces malédictions proférées d'une voix tonnante par le malheureux Hardy ; d'autant plus que celui-ci, fort peu rassuré d'après ce qui s'était passé précédemment, ne pouvait s'empêcher de fixer à chaque instant sur lui des regards effarés ; le comte se figura donc que ces reproches s'adressaient à lui seul, que c'était une allusion cruelle à ce qui s'était passé entre sa femme et lui ; alors, en proie à une rage insensée, il se leva brusquement, et s'élançant sur l'Ombre d'Aristobule, qui était loin de s'attendre à pareille aubaine, il lui appliqua le plus retentissant soufflet que jamais fantôme eût reçu, en s'écriant d'un ton de menace :

— Ah ! maraud, toi aussi tu veux te jouer de moi ! tu te fais le complice de mes ennemis, attends, coquin, attends !

C'en était trop ; le malheureux acteur, oubliant qu'il n'était qu'une ombre impalpable, il s'enfuit dans la coulisse en beuglant comme un âne, poursuivi par le comte qui avait dégainé son épée et voulait absolument la lui passer à travers le corps.

Les spectateurs recommencèrent à hurler. Les uns riaient, les autres menaçaient. un tumulte épouvantable régnait dans la salle.

Mais bientôt le comte reparut, toujours furieux à la vérité, mais assez décontenancé de l'esclandre qu'il avait fait et résolu, Hardy lui ayant facilement échappé grâce à sa connaissance du théâtre, à faire tomber sa colère sur le premier qui lui en offrirait le prétexte, il demeura donc sombre, immobile au fond de la scène lançant autour de lui des regards farouches.

Pour comble de malheur, Hérode-Mondori, le directeur de la troupe, dans le but très-louable de venir en aide à son pauvre camarade, et surtout afin de rappeler sur la pièce l'attention des spectateurs qui s'égarait de plus en plus, s'écriait au même moment d'une voix de basse, avec un accent caverneux :

Quelque démon jaloux de l'honneur de ma gloire  
Rameino des horreurs funèbres en mémoire,  
Tâche d'intimider un effroi de la peur  
Un qui présent réduit les périls en vapeur !

— Encore ! s'écria le comte d'une voix tonnante, lui aussi !  
Quel est ce drôle ! Ah ! par la mort-Dieu, je te tuerai, maraud !

Tous les seigneurs, moitié riant, moitié jurant, les employés du théâtre, les moucheurs de chandelles, les acteurs, Hardy lui-même, qui voyant sa pièce en péril, avait, malgré sa terreur, osé reparaitre, essayaient de contenir le comte. Celui-ci gesticulait, brandissait son épée et voulait absolument la passer à travers le corps de l'infortuné roi des Juifs.

Il parterro criait, hurlait, trépigait et riait à la fois.

Les spectateurs avaient pris le parti, faute de mieux, de s'amuser de l'algardo.

Jamais semblable tohu-bohu ni pareil vacarme n'avaient eu lieu au théâtre du Marais.

Les dames jetaient les hauts cris ; quelques-unes s'évanouissaient, les bazochiens, les laquais et les pages grimpaient sur les épaules des spectateurs qui se trouvaient devant eux et augmentaient encore ainsi le tumulte, tandis que les tiro-laines, profitant habilement de l'occasion qui leur était offerte, s'en donnaient à cœur-joie dans les poches de leurs voisins. On se serait cru dans un sabbat de sorciers et de sorcières.

Cependant, au milieu du brouhaha, Hérode-Mondori, fidèle à son rôle et n'oubliant pas sa qualité de directeur de la troupe, continuait à détonner d'une voix que l'effroi rendait sifflante, malgré les menages et les efforts du comte pour l'atteindre, ces vers que les plus enragés amateurs de tragédie ne se donnaient même plus la peine d'écouter :

J'ai de même, indomptable aux travaux présentez,  
Tout obstacle franchi, toutes difficultés.  
Pour atteindre le feste envié d'un empire,  
Où premier je me fusso de ma race fait luire,  
Malgré fortune adverse..., et ceux... de qui le sang !...

— Ah ! mon Dieu ! oh, la, la ! à l'aide ! je suis mort !... s'écria tout à coup le pauvre acteur en s'interrompant.

Le comte, échappant aux mains qui le retenaient, avant, d'un vigoureux coup de pied dans... les reins, lancé à toute volée le malheureux Hérode dans le parterre.

L'effet de cette chute imprévue fut instantané. Les cris, les rires, les bravos, les sifflets devinrent assourdissants. Mais le délire fut porté à son comble lorsque, quelques secondes après son plongeon, on vit reparaitre la tête pâle, tremblante, effarée de l'infortuné monarque.

L'expression du visage de Mondori était si drôle, sa physiologie si comiquement effrayée, que le comte du Luc lui-même sentit sa colère l'abandonner, et le rire qui tordait tous les spectateurs le gagner à son tour.

Il fit quelques pas en avant, et menaçant du doigt Mondori, tout en frisant sa moustache d'un air narquois :

— Cela t'apprendra, maraud, lui dit-il en riant, à te mêler des affaires qui ne te regardent pas.

— Ah ! monseigneur, balbutia l'autre à demi-mort de peur.

— Pas un mot de plus. Tiens, drôle, voilà pour la grande pour que je t'ai faite. Et il lui jeta une bourse pleine d'or, que, malgré sa frayeur, le roi Hérode attrappa lestement à la volée, en faisant, en guise de sourires et de remerciements, une grimace

ressemblant beaucoup à cello d'un singe qui mord dans un citrou.

— Maintenant, coquin, continua la comédie, ajouta majestueusement le comte, et surtout, ne te permets plus à l'avenir d'injurieuses allusions sur des personnages respectables, ou je t'étrillerai d'importance.

— Je vous le jure sur les cendres de mes ancêtres ! répondit Hérode, avec une emphase comique qui fit de nouveau pouffer toute la salle.

— Allons, capitaine, ajouta placidement le comte en remettant son épée au fourreau, décidément vous avez raison, sortons, je crois qu'il ne vous reste plus rien à faire ici.

— Corbieux ! s'écria l'aventurier, que voilà une réflexion sensée ! Il n'est pas malheureux qu'elle vous passe enfin par la cervelle !

Les deux gentilhommes quittèrent alors le théâtre au milieu des cris, des rires et des sifflets, sans autrement s'en émouvoir.

Grâce à leur départ, la pièce fut enfin reprise et jouée sans plus d'encombre.

Nous ajouterons, en historien véridique, qu'elle obtint un grand succès.

## II

### DANS LEQUEL ON EXPLIQUE COMMENT ET POURQUOI LE COMTE DU LUC ÉTAIT DEVENU UN RAFFINÉ

Le comte Olivier du Luc avait, à sa sortie du théâtre, renvoyé son carrosse, et prenant le bras du capitaine, tous deux s'étaient éloignés, en causant, dans la direction de la rivière.

Le temps était beau, la température assez douce ; le comte voulait, par une promenade au grand air, faire disparaître les dernières traces de surexcitation existant encore dans son cerveau, et rentrer dans toute la plénitude des ses facultés. Du reste, il était d'excellente humeur et ne se reprochait en aucune façon la singulière algarade qu'il avait faite au théâtre.

Nous laisserons, quant à présent, nos deux personnages cheminer côte à côte tout en causant paisiblement de choses et d'autres, nous rapporterons en quelques mots les faits qui s'étaient passés depuis le jour où le comte du Luc avait si brusquement abandonné le château de Mauvers, en annonçant à sa femme que jamais plus il ne la reverrait et que tout était fini entre elle et lui, jusqu'au moment où nous l'avons retrouvé, entrant, après un trop copieux déjeuner, au théâtre du Marais, pour assister à la première représentation de la tragédie de « Marianne » qu'il avait failli empêcher.

En sortant du château, le comte avait poussé droit devant lui, sans s'occuper autrement de la route prise par son cheval. Il chemina ainsi pendant près d'une heure, la tête basse, le front pâle, les sourcils froncés, sombre, pensif, sans échanger une parole avec le capitaine qui le suivait pas à pas depuis Mauvers.

Tout à coup le comte s'arrêta, jeta un regard étonné autour de lui, passa la main sur son front comme pour en chasser les pensées qui l'obsédaient, et, se retournant vers le capitaine :

— Où allons-nous ainsi ? lui demanda-t-il d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent.

— Au diable ; répondit brusquement l'aventurier en haussant les épaules d'un air de dépit.

— Comment, au diable ! Vous plaisantez sans doute ?

— Je n'en ai guère d'envie. Vous avez quitté votre château comme un fou, et maintenant nous voici, à la tombée du jour,

dans des contrées qui me sont complètement inconnues. Nous pouvons aller loin comme cela, si nous marchons toujours tout droit devant nous.

— Allons donc, capitaine, vous, un vieux coureur d'aventures ?

— Je m'effaye toujours lorsque je ne sais ni ce que je fais, ni où je vais, et surtout lorsque j'ai pour point de départ une sottise.

— Est-ce un reproche que vous m'adressez ?

— Moi ?... Corbieux, Dieu m'en garde ! Vous ne seriez pas en état non plus, même de les entendre, mais de les écouter. Où vous allez, je vais. Voilà tout. Vous m'interrogez, je vous réponds. Pourquoi ne vous dirais-je pas franchement que nous faisons une sottise, si cela est vrai ?

Le comte réprima un mouvement d'impatience.

— Convenons de nos faits, capitaine ? dit-il.

— Je n'ai à convenir de rien avec vous, comte, interrompit vivement l'aventurier. Je sais fort bien que cela vous chagrine d'avoir à vos côtés un homme qui vous parle franc et net, mais cela m'est parfaitement égal. Il ne vous est pas plus possible de vous débarrasser de moi, maintenant, qu'il ne m'est possible à moi de vous abandonner. Vous connaissez nos conventions, je n'en démorderai pas, quand même je devrais croiser le fer avec vous, vous tuer, ou rester étendu sur cette route avec votre épée dans le ventre.

— Ce ne serait pas, convenez-en, si nous en arrivions là, dit en souriant le comte du Luc, un moyen de nous entendre ?

— Possible ; mais corbieux ! o'en serait un de terminer toute discussion. Vous êtes, il faut l'avouer, un étrange compagnon. Vous faites sottise sur sottise, vous frappez à tort et à travers sans dire gare, sur des gens qui n'en peuvent mais ; puis, lorsque la réflexion commence à vous venir et que vous reconnaissiez que vous avez agi comme un enfant mal élevé, vous essayez de vous en prendre à moi qui ne suis pour rien dans tout cela. Ah, non ! Vous vous êtes mis de gaieté de cœur dans les griffes du diable, tant pis pour vous !

— Capitaine, dit le comte d'une voix glacée, j'ai courte patience et longue rapière. Je n'ai jamais jusqu'à présent souffert que qui que ce fût au monde me parlât comme vous le faites. Pied à terre et pourpoint bas, s'il vous plaît ! Mieux vaut en finir tout de suite.

L'aventurier salua respectueusement son compagnon, mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, dégaina son épée et tomba en garde.

Le comte avait imité tous ses mouvements, et au bout d'un instant, ils se trouvèrent face à face, l'épée à la main.

Presque aussitôt ils engagèrent le fer et s'attaquèrent avec fureur.

Soudain, le capitaine fit un brusque mouvement de retraite, piqua son épée en terre et jetant un regard de colère sur le comte.

— Tenez, lui dit-il, vous êtes un mauvais cœur. Vous n'aimez rien au monde autre que vous. Depuis que nous ferrailions j'aurais déjà pu trois fois vous percer la poitrine. Vous ne vous défendez même pas. Corbieux ! je vous croyais un autre homme. Vous me cherchez une querelle d'Allemand et maintenant vous voulez vous faire tuer par moi ! C'est trop m'outrager, à la fin ! Allez, monsieur le comte du Luc, chercher un plus complaisant que moi qui vous débarrasse de cette vie qui semble tant vous peser. Suivez votre route, je suivrai la mienne. Désormais, je ne vous connais plus !

(A CONTINUER.)

## LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

## CHAPITRE IX

ORGUEIL ET CRÉDULITÉ

Fœdora aurait sans doute préféré que l'ex-colonel continuât comme il avait commencé, mais elle n'osait pas réclamer, et, non sans un certain embarras, elle reprit en rougissant :

— Oui, sans doute, frères et sœurs.

— Je suis trop heureux en même temps que trop fier de ce titre, se hâta d'interrompre Brémoud, pour ne pas obéir au fraternel usage des régénérations de la société moderne, de ceux et de celles surtout dont le patriotisme éclate d'autant plus qu'il s'attaque à des préjugés desquels, grâce au rang qu'ils occupent dans la vieille société, ils étaient appelés à jouir plus particulièrement.

— Jules, reprit la Sibérienne, décidée à imposer toujours et partout sa volonté, vient d'être, grâce à toi, rappelé à Pétersbourg, en qualité de professeur de français à l'Université et au second corps des cadets, il est naturel qu'il t'en remercie, mais, ce qui est encore plus important, c'est que son titre de professeur lui ouvre la maison, sans que la police ait rien à y voir, et que ces relations avec la France nous permettront, non-seulement de correspondre plus facilement avec nos amis du dehors, mais d'être parfaitement renseignés sur les progrès de la révolution cosmopolite.

— En effet, j'appartiens à l'une des loges les plus influentes, et nous avons une manière particulière de communiquer à laquelle il sera impossible au gouvernement aristocratique de rien deviner.

Ces mots loge, révolution, réveillèrent chez la comtesse les idées qui l'assaillaient tout à l'heure, aussi ce fut avec une certaine hésitation qu'elle répondit :

— Je ne sais comment se passera l'année 1879 ; espérons qu'elle sera plus profitable au progrès social que celle qui vient de s'écouler.

— La récolte ne peut pas précéder les semailles reprit le fédéré en accompagnant cet axiome d'un sourire, dont l'effet, longuement étudié, était de montrer, dans tout leur éclat, une rangée de dents superbes.

— Qu'a donc semé 1878 ? demanda tristement la nihiliste découragée.

— La révolte ouverte contre les rois, s'écria avec emphase le Français. J'ai assisté, j'oserai dire, j'ai pris une part active au splendide et héroïque mouvement de la Commune. Eh bien ! je le déclare sur l'honneur, pour moi 1878 a plus fait pour l'émancipation du monde qu'un siècle 1871.

— Ça, oui ? répliqua la comtesse avec une certaine obstination.

— Quoi, madame ! Est-ce à une ennemie de la tyrannie de le demander, avez-vous déjà oublié le noble sang des martyrs répandu à flots pour la liberté en Allemagne, par Lehman, le 12 mai, par Hoedel, par Nobiling, le 2 juin ; en Espagne, Moncassi, le 25 octobre ; en Italie par ce vaillant Napolitain Passavanti qui, le 12 novembre, ne se fiant pas à la balle d'un revolver, osa seul, au milieu des gardes qui entouraient l'oppressé du peuple, escalader le marchepied de la

voiture royale et frapper le prince avec son stylet ; en Russie enfin, cette noble Véra qui...

— Autant de tentatives, autant d'échecs.

— Non, ce ne sont pas des échecs ; si les vengeurs du peuple n'ont pas arraché la vie aux scélérats couronnés, ils ont tué le respect pour les rois, s'écria Nadiège, l'exemple est donné, les gens de cœur ne manqueront pas pour le suivre.

— Et beaucoup sont prêts, fit Brémoud avec un geste à l'appui.

Son enthousiasme de commande suffit pour enflammer le nouveau l'ardeur révolutionnaire de la jeune fille qui tendit la main au héros.

Nadiège triomphait. Elle ne connaissait que trop la nature impressionnable de son ami.

— A présent je suis sûre d'elle, pensait la Sibérienne, elle obéira jusqu'au bout.

Après une heure le Français se retira, mais non sans avoir promis de revenir deux fois chaque semaine à heure fixe, puisque aux yeux de tous il devait passer simplement pour un professeur.

— Voilà un homme, s'écria la comtesse quand elle fut seule avec son ame ; quelle élévation d'idées, quelle noblesse de langage, quelle fermeté d'opinions ! Rien qu'à l'entendre, je me sentais transformée, il ferait de moi une Véra.

— Tu te calomnies, en croyant valoir en ce moment moins qu'elle, reprit la Sibérienne redevenue tout à coup flatteuse et caressante.

— Tu ne le penses pas.

— Je le pense, au contraire, fit Nadiège.

— Parce que tu m'aimes trop, mais tu es la seule.

Elle sourit, tira discrètement un papier de son sein, puis le tenant au-dessus de la tête de son élève, et jouant avec elle comme avec un jeune chat dont on veut exciter la convoitise.

— Veux-tu la preuve du contraire, lui dit-elle ?

— Montre.

La Sibérienne laissa tomber le papier sur les genoux de la comtesse qui, reconnaissant le cachet du comité, regarda Nadiège avec une certaine anxiété.

— Eh bien ! oui fit celle-ci, ils te connaissent, tu n'as qu'à lire.

« Au nom de ses collègues, Ignotus offre à la jeune patriote une place dans le Comité directeur. »

Fœdora n'osait plus espérer un si grand honneur ; ce coup de fouet, si habilement donné à sa vanité, la replongea immédiatement dans le nihilisme auquel elle se sentait tout à l'heure si disposée à renoncer.

Nadiège qui avait, avec son infernale habileté, préparé ce coup de théâtre, la vit rougir et puis pâlir, en prenant d'une main ébranlée le papier, qu'il lui fallut plusieurs secondes pour parvenir à l'ouvrir.

— A quand la réception, demanda la dame de Pique ?

— A demain soir, pas plus tard, fit la comtesse d'une voix émue. On me donne rendez-vous à une forge abandonnée du Wassili-Ostrof.

— A la pointe, oui, je connais cela, c'est un endroit fort désert, je le croyais inhabité.

— Moi, je ne l'avais pas remarqué. Est-ce loin ?

— Presque à la pointe extrême de l'île, je t'y accompagnerai.

— Je ne sais vraiment pas si je puis t'y autoriser, reprit naï-

vement la jeune Russe, les membres du Comité seraient peut-être mécontents que quelqu'un qui ne fait pas partie de...

— Naturellement, et je serais désolé de te compromettre. Je te quitterai près de la forge et continuerai mon chemin jusqu'au cahane des pêcheurs, répondit Nadiège avec un impertinable sérieux.

— Une fois admise, je solliciterai une place pour toi dans le sein de notre Comité, poursuivait la nihiliste ingénue, qui déjà prenait des airs protecteurs. Je ne doute pas que, sur ma recommandation, tu ne sois également reçue.

— J'en doute au contraire, chère sœur. Tu vois combien de temps nos chefs t'ont fait attendre un honneur que personne ne mérite plus que toi par ta position, tes relations, ta fortune, tandis que moi...

— Cela est vrai, soupira la comtesse tout occupée à relire cet autographe, qu'elle n'aurait pas cédé pour vingt mille roubles. Je n'ai pas regardé à la dépense quand il s'est agi de soutenir notre parti. Après tout qu'importe l'argent, pourvu que l'idée triomphe.

La Sibérienne applaudit à cette générosité de sentiments qui du reste ne l'étonnait en rien, ajouta-t-elle, car depuis longtemps elle la connaissait et savait que le nihilisme n'avait pas, en Russie, d'adepte plus fortement convaincue que sa chère Fœdora.

— Sais-tu ce que j'ai envie de faire, reprit celle-ci exaltée par une vanité folle.

— Non, vraiment, petite sœur.

— Tu sais que la caisse centrale manque d'argent. Si, à l'occasion de ma réception, j'offrais un cadeau.

— Il serait fort utile et accueilli avec enthousiasme, je n'en doute pas.

— Combien faut-il donner pour bien faire les choses ? Vingt mille roubles ?

— Vingt mille roubles d'un coup, c'est trop, répondit Nadiège qui méditait mieux que cela. À ta place, je m'engagerais seulement pour cent mille.

— Cent mille ! oh ! je ne puis pas, s'écria la comtesse effrayée. Tu disais que vingt mille seraient trop.

— Certainement, pour une fois, tandis qu'en t'engageant pour cent mille, tu te réserverais les époques : deux mille cette année, autant l'année prochaine, au fur et à mesure des besoins. De cette manière tu paraîtrais faire un acte de générosité inouï, tandis qu'en réalité tu ferais une véritable économie.

Fœdora ne comprenait pas ce genre de spéculation, mais Nadiège était habile, et elle sut si bien jongler avec les chiffres qu'elle finit par convaincre sa trop crédule élève.

— Il faudra, lui dit celle-ci, que tu me fasses mon engagement par écrit, je ne saurais pas m'y prendre et je commettrais quelque grave imprudence.

— J'y travaillerai cette nuit à tête reposée, fit la Sibérienne. Demain, tu n'auras qu'à copier l'acte et à le signer, car tu comprends que si l'on voyait une autre écriture, on pourrait craindre une indiscretion, une trahison peut-être.

Les songes de l'ardente conspiratrice ne ressemblèrent pas, pendant la nuit qui suivit cet entretien, aux rêveries qui avaient attristé la soirée de la nihiliste déçue dans ses vaniteuses espérances.

La métamorphose était complète dans les idées de Fœdora et la comtesse Tatiana fut aussi oubliée que le prince Jean, son protégé. La belle mais vaniteuse aristocrate n'avait plus de passion, d'enthousiasme que pour la Révolution. Depuis qu'elle

se voyait à la tête du mouvement, rien ne l'arrêtait plus, qu'importait que le Tzar eût toujours été bon et bienveillant pour elle ; qu'il eût avec un si grand courage mené à fin l'œuvre de l'émanicipation des serfs ; qu'il eût préparé le triomphe d'une juste et sage liberté ; que son peuple saluât en lui, avec amour, son bienfaiteur et son père, elle ne voyait que son rôle à elle, un rôle terrible qui la mettrait en évidence ; elle se dressait un piédestal sur des ruines amoncelées ; elle se faisait un apothéose de théâtre, elle ne reculait devant aucune ruine : geut-à-pens, incendies, meurtres, n'importe quoi, volontiers elle aurait souscrit à un nouveau déluge, si les vagues déchaînées sur le monde expirant eussent dû soulever aux yeux de tous la nacelle balançant Fœdora triomphante sur les ruines de l'univers.

Ce n'était qu'un rêve, mais l'amour de soi, la vanité à son paroxysme, couvent souvent des chimères sanglantes non moins funestes.

Nadiège le savait, et elle s'était dit : de l'égoïsme inconscient de cette jeune fille, je ferai la complice de ma vengeance, ensuite je la briserai.

Il y a ainsi dans toutes les révolutions des alliances monstrueuses.

L'admission de Fœdora dans le Comité n'était en réalité que fictive, Nadiège et Tarakanof avaient ourdi le complot avec une incroyable lâcheté pour demeurer maîtres d'une fortune nécessaire à l'accomplissement de leurs funestes desseins.

Le papier si imprudemment copié et signé par la comtesse, non-seulement engageait une partie de ses biens de la manière la plus compromettante, mais demeurait entre les mains du Comité une pièce accablante contre la jeune fille, si elle essayait un jour de se soustraire à des exigences sans cesse croissantes.

La prétendue réception de Fœdora se passa avec les mêmes rites tragiquement burlesques que celle de Nadiège. Rien ne fut épargné, ni la lecture des statuts, ni le serment terrible sous les haches levées, mais la différence qu'il y eut entre les deux cérémonies, c'est que, lorsque la néophyte fut déclarée solennellement membre du Comité de direction, avec le nom de Stella, qui signifie flèche, pas un de ceux auprès desquels une place lui fut assignée ne leva son masque pour se faire reconnaître, pas même la feu-ne muette qui portait le nom de dame de Pique lui tendit sa main gantée.

Nubius, Ignotus, Vindex, continuèrent à être pour elle des noms aussi abstraits que par le passé, et croyant dans sa simplicité que les règlements le voulaient ainsi, elle s'assit entre deux personnages, sans se douter que l'un d'eux était le marchand, dans le magasin duquel elle avait acheté sa pelisse, et le second, le beau baron Gunterwald, au bras duquel elle s'était promené dans la dernière soirée du palais d'hiver.

Cette ignorance absolue des noms et qualités de ses complices eut pourtant une compensation à laquelle son orgueil naïf attachait un grand prix.

La cérémonie terminée, le président, après l'avoir complimentée sur son patriotisme et l'avoir remerciée, au nom de tout le parti, du généreux billet qu'elle avait déposé sur la table, signé en toutes lettres et de sa main. Fœdora Mikailovna Kourdukof, lui annonça que désormais rien ne lui serait plus caché dans les affaires du Conseil, et qu'elle aurait voix délibérative pour chaque question portée à l'ordre du jour.

Il était bien entendu que le dépouillement de la correspondance étrangère serait fait d'avance, aussi le secrétaire n'eût-il à lire que la partie des nouvelles venues du dehors ou des provinces



de la Russie, et dont la lecture présentait d'autant moins d'inconvénients que la plupart de ces nouvelles, consistant en encouragement à la révolution ou en événements passés publiquement, seraient publiés les jours suivants par les journaux du parti.

Mais Fœdora se trouvait dans une disposition d'esprit à ne pas soupçonner une semblable ruse.

D'ailleurs, et assurément à dessein, une question sinon importante au moins fort grave, avait été mise à l'ordre du jour. A savoir s'il y avait lieu à mettre en jugement le colonel Artamof, ennemi acharné de l'idée, et coupable d'un nombre considérable d'arrestation d'étudiants.

A la pluralité des voix, il fut décidé qu'il y avait lieu.

Un des membres se leva alors et, s'élevant en accusateur public, attaqua le colonel avec une extrême violence, demandant, au nom de l'humanité, qu'il fut supprimé.

Dans le langage de ces vertueux régénérateurs, supprimé, était le terme adopté pour dire assassiné.

Le président prit la parole à son tour et représenta que cette suppression étant une nécessité, un mal nécessaire, ajouta-t-il, pour empêcher de plus grands maux, une mesure de légitime défense du parti contre les sbires de l'autorité despotique, ce serait une lâcheté, et en même temps qu'une trahison, d'épargner par une vaine sensiblerie l'auteur de tant de monstruosités.

La belle réveuse ne s'attendait pas à être appelée si tôt à faire passer ses idées du domaine de la théorie à celui de la pratique. Seule, elle aurait refusé de tremper dans cette condamnation, entourée d'inconnus masqués qui, lorsque Nibius dit : « Je propose la suppression » levait la main sans hésiter, craignant de paraître manquer de décision ou de patriotisme; troublée peut-être assez pour ne pas bien se rendre compte de son acte, elle leva aussi le bras.

Le président jeta un regard autour de lui, compta et dit :

— A l'unanimité, le conseil condamne Artamof à la suppression.

La jeune fille se sentit pâlir sous son masque, mais il était trop tard, la vanité, la crainte de paraître manquer de résolution, le désir de se montrer à la hauteur de sa nouvelle situation l'avaient emporté sur toute autre considération; désormais sa blanche main si fine, si élégante, était marquée d'une tache de sang qu'aucune friction ne pouvait enlever, la comtesse venait de commettre au moins moralement un premier assassinat.

Dans cette réunion mystérieuse, de pareils crimes étaient trop ordinaires pour occuper longtemps l'attention.

On passa donc à un autre sujet, puis à un troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce que, l'ordre du jour se trouvant épuisé, le président dit : Que l'on apporte l'urne, puisque c'est au sort à désigner quel sera celui de nos vaillants soldats qui recevra la glorieuse mission d'exécuter le jugement prononcé par notre tribunal.

Cinquante boules, portant un numéro, furent comptées et jetées dans un sac de velours rouge qu'après avoir secoué Nubius présenta à la nouvelle élue.

Elle y plongea la main et retira le numéro 32.

Le secrétaire consulta la liste.

— Au n° 32, dit-il, est inscrit l'étudiant Nicéphore Sabourof, fils du pope Grégori Sabourof.

— Qu'on lui signifie notre ordre, fit le président, le comité, en raison de la difficulté que présente cette importante mission, lui accorde un délai de quinze jours.

Puis, après que le billet eut été rempli et signé par trois membres, Nubius y imprima le sceau du comité et dit : la séance est levée.

La dernière arrivée, Fœdora sortit la première, ainsi que l'on voulait le règlement, traversa sans terreur, tant elle était surexcitée, la plaine neigeuse et désertée, puis, arrivée sur le quai, siffla deux fois dans un petit sifflet d'argent.

A ce signal son traineau s'approcha, il était vide.

— Nadiège est-elle donc déjà rentrée? demanda-t-elle au fidèle Vania.

— Sa haute noblesse, répondit celui-ci, s'est fait conduire jusqu'aux cabanes et m'a renvoyé, en me disant qu'elle n'avait plus besoin de moi.

— C'est bien; droit au quai Anglais.

Vania secoua les guides légères cloutées d'argent et à grelots, dont le cliquetis fit dresser les oreilles à un superbe trotteur qui partit au grand trot.

— Quo de choses je vais apprendre à Nadiège, pensait la jeune fille, tout entière à sa vauité.

Mais la Sibérienne n'était pas rentrée, elle n'arriva qu'une demi-heure plus tard.

— Tu as bien tardé, lui dit Fœdora qui l'attendait avec une impatience fiévreuse.

— Je me suis attardée près d'une de nos sœurs malade, répondit Nadiège, puis j'ai dû revenir à pied jusqu'à l'école des Mines, dans la grande Perspective, il n'y avait pas un traineau. Eh bien! ta réception a-t-elle été brillante? Avez-vous abattu beaucoup de besogne?

— Mais oui, mais oui, ce comité est réellement très-bien organisé, nous étions dix en me comptant.

— Autant d'hommes que de femmes?

— Deux femmes seulement, moi et une autre un peu plus grande que toi.

— Qui s'appelle?

— La dame de Péque.

— Ah! c'est une femme, je me souviens en effet de cette signature. Quel est son vrai nom?

— Ma chère, dans le comité personne ne se connaît, nous avons tous un masque et ne nous désignons que par un sobriquet, Vindex, Nubius, Picoovaina, Ignotus, etc., moi je n'ai pas de secrets pour toi je suis Stella.

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

(A CONTINUER.)

#### AVIS.

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, afin de permettre à ceux qui n'ont pas encore payé de gagner les 50 pour cent accordés aux souscripteurs ayant payé dans le cours des trois premiers mois de leur abonnement, nous avons résolu de prolonger le temps usqu'au 1er juin prochain.

#### “ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANC

Aux agents; 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1080, B. de P.<sup>e</sup> Montréal.

4, Rue St. Jacques.